Nouvelles du Liban

Collectif

VISIT...

LANZAROTE Caliente.com

MINIATURES

Nouvelles du LIBAN

Alexandre Najjar
Etel Adnan
Rabee Jaber
Vénus Khoury-Ghata
Mohamed Abi Samra
Yasmina Traboulsi

MAGELLAN & CIE /// COURRIER INTERNATIONAL

Avant-propos

« Petite terre si limitée dans l’espace qu’il semble qu’elle puisse tenir sous un regard serré. Un peu de mer, une lampée de soleil, des collines qui jappent au pied des montagnes, de hautes terres qui jouent à l’Everest ou s’habillent de rocailles, une population vive, entremêlée, au nombre restreint. Petite terre. Quelques heures suffisent pour la sillonner, pour toucher ses frontières, les mots pour la décrire devraient tenir dans une coupe. Mais la phrase qui allait naître, s’inscrit dans le vent, balayée, gommée aussitôt. Ou bien d’autres s’empilent, l’enfouissent sous une pluie de contradictions »[1], écrit Andrée Chédid, poétesse et romancière libanaise de langue française.

Terre de lait et de miel des temps bibliques, carrefour de cultures et de civilisations, le Liban occupe une place à part entre Orient et Occident. Son histoire multimillénaire – des Phéniciens à l’Empire byzantin, des califats successifs à l’Empire ottoman et au Mandat –, sa géographie d’une si grande diversité, point de rencontre de la Route de la Soie et de la Méditerranée orientale – une plaine côtière occupée par Beyrouth et d’autres ports ; une chaîne montagneuse verte et peuplée, le Mont-Liban ; une plaine intérieure fertile, la Bekaa –, sa mosaïque de religions – le christianisme et ses variantes maronite, catholique, orthodoxe ; l’islam chiite et sunnite –, tout cela ne pouvait que marquer durablement et profondément sa littérature, arabophone et francophone, écrite par les Libanais résidents comme par ceux de la diaspora – plus de dix millions de Libanais dans le monde, en Amérique du Nord, en Amérique du Sud, en Europe, pour lesquels la terre libanaise reste le port d’attache.

D’une certaine façon, on doit à la vivante littérature libanaise – poésie, roman, théâtre et nouvelles – la modernisation de la langue arabe, et cela malgré la vive querelle entre les Anciens et les Modernes, c’est-à-dire ceux qui tiennent à la norme des siècles prestigieux des belles-lettres arabes *(Adab)* et les rénovateurs qui veulent une langue à la dimension de l’homme moderne. Écrite en arabe ou en français, la littérature libanaise, en plus d’avoir un parcours singulier dû aux vicissitudes de l’histoire du pays, possède cette spécificité empreinte des valeurs esthétiques universelles.

La réalité de cette terre aujourd’hui est celle d’un pays meurtri et déchiré, et

lorsque la réalité se fait menaçante ou tout simplement indicible, les Libanais savent recourir à la littérature, à la magie du verbe. Ce « Miniatures Liban », accueillant Alexandre Najjar, Etel Adnan, Rabee Jaber, Vénus Khoury-Ghata, Mohamed Abi Samra et Yasmina Traboulsi, est un témoignage supplémentaire que la globalisation renforce, voire révèle, l'identité culturelle et historique des territoires du monde, aussi petits soient-ils.

Pierre ASTIER

Alexandre Najjar est né au Liban en 1967. Il vit à Beyrouth où il est avocat. Il est l'auteur de romans (*Les Exilés du Caucase*, Grasset, 1995 ; *Le Roman de Beyrouth*, Plon, 2005), de récits (*L'École de la guerre*, La Table ronde, 2006 ; *Le Silence du ténor*, Plon, 2006) et de biographies (*Khalil Gibran*, Pygmalion, 2002), traduits dans une douzaine de langues. Lauréat de la Bourse de l'écrivain de la Fondation Hachette et du prix de l'Asie, il est responsable du supplément francophone *L'Orient littéraire*.

LES DERNIERS PHÉNICIENS

J’habite une ville meurtrie dont je n’ai jamais su calmer la souffrance. Je suis né à Tyr, berceau de la déesse Europe et terre de Cadmos, dans une vieille maison située près du port. Enfant, je fréquentais un collège tenu par les Latins, et baptisé Terra Santa. J’y avais pour maître un certain père Zeitoun dont je garde un souvenir ému. À l’adolescence, je fus placé à l’école Jaafariyé qui réunissait des élèves de confessions diverses, si bien que je me fis de nombreux amis parmi les chiites et les sunnites issus de Hay el-Manara, Hay el-Joura ou Hay el-Msarwé. La cité comptait alors autant de quartiers que de communautés religieuses, mais ce découpage n’empêchait pas les habitants de nouer des liens durables. Les familles Khalil, Salha, Salem, Jamati, Charafeddine… cohabitaient ainsi en toute harmonie, sans préjugés ni fanatisme.

De cette époque bénie, je garde des images inoubliables qui viennent me consoler dans les moments d’abattement que je rencontre parfois dans l’exercice de ma profession d’avocat. Je me souviens de mes promenades avec les copains, non loin de l’école évangélique qui portait sur son portique cette inscription : « Laissez venir à moi les petits enfants. » Pour nous désaltérer, nous dévorions des tranches de pastèque, assis en tailleur au bord de la mer. Souvent, j’allais nager dans un endroit délicieux, étrangement baptisé « Bahr Mbarké » en hommage à Mbarké Ghabé, une célibataire endurcie qui habitait à proximité de l’ancien phare, ou jouer près de Qasr Mamelouk, un palais appartenant à de riches négociants qui portaient le titre ottoman d’« agha » et qui, croyait-on, avaient aménagé une potence à l’intérieur de leur demeure. Tous les ans, le 14 septembre à midi, je célébrais la fête de la Croix : en compagnie d’une foule de fidèles, j’allais me recueillir à Brak el-Salib où, d’après la légende, le Christ lui-même aurait débarqué et où, dans l’eau inexplicablement douce, se profile encore une croix taillée dans le récif.

Chaque samedi, je me levais à l’aube pour aider les pêcheurs à tirer vers le rivage l’immense filet qu’ils avaient disposé la veille. Au lieu du traditionnel « ho hisse ! », nous répétions « E-lisse », en hommage à Elissa, princesse de Tyr et fondatrice de Carthage. En guise de récompense, ils m’offraient des poissons que je rapportais fièrement à mes parents. Un jour, alors que je

m’amusais à pourchasser une mouette à la nage, je fus subitement emporté par un courant irrésistible. Le vent de Tyr, baptisé *berwanza*, était redoutable et n’épargnait ni baigneurs ni embarcations – d’après le père Zeitoun, il aurait empêché les troupes d’Alexandre le Grand d’occuper Tyr par la mer, obligeant ainsi le Macédonien à combler le détroit qui séparait la cité du continent pour la conquérir par voie terrestre ! J’eus beau me démener, crier, lutter contre les flots, rien n’y fit. Les paroles de mon père me revinrent alors à l’esprit : « Si le courant est trop fort, il ne sert à rien de perdre ton énergie à le combattre. Laisse-le t’emporter. » Suivant ses conseils, je fermai alors les yeux et m’abandonnai au courant qui, au bout d’une demi-heure, me rejeta sur le rivage de Qasmieh, à quatre kilomètres du lieu où je me baignais.

Les personnages pittoresques qui peuplaient mon enfance sont légion. Certains sont partis, d’autres sont encore là, mais leurs cheveux ont pris la couleur de l’écume et les rides ont creusé leur visage buriné : il y a le charpentier Barbour, qui exhibait la maquette d’un navire phénicien devant son atelier et nous invitait à admirer les bateaux en construction, immenses squelettes en bois ; Sisso, un simple d’esprit qu’on saluait par une tape amicale dans le dos – avant lui, il y avait eu cheikh Ibrahim, un ivrogne qui insultait les passants, et Afif, un toxicomane friand d’arak qui menaçait tout le temps de se suicider ; Toni, avec son nez épaté et ses longs favoris, qui pêchait aussi bien les sardines que les antiquités – revendues sous le manteau aux étrangers de passage –, sans compter une foule de pêcheurs attachants, pauvres mais fiers de l’être (« *bahriyét el jaroufé mantoufé* », disaient-ils en riant : « Les marins pêcheurs sont déplumés »), qui avaient pour sobriquets des noms de poissons : Batrizi, Bhaytira, Abouchawké, Jerdawné, Jalbouka, Fallini, Jarour, Me’lé…

Tyr, aujourd’hui, ne ressemble plus à la cité de mon enfance. Certes, on y trouve encore les beaux vestiges qui ont fait sa gloire – l’arc de triomphe, la nécropole, l’hippodrome, l’un des plus vastes du monde antique, qui accueillait les courses de chars et les combats de gladiateurs –, mais elle est désormais défigurée. Les constructions anarchiques ont encerclé les ruines et remplacé les orangeraies ; les belles plages blanches qui s’étendaient à perte de vue vers le nord ont été sauvagement pillées par la mafia locale qui en a extrait le sable pour le vendre aux entrepreneurs. Et puis, la guerre. Depuis trente ans, Tyr est la cible de bombardements sauvages et l’otage de milices variées. Hier, les Palestiniens qui essayaient de trouver au Liban une patrie de substitution ; à présent, le Hezbollah. Comment oublier l’entrée de l’armée israélienne, en 1982 ? Les avions de Tsahal, qui voulaient déloger les *fedayins*, avaient lancé sur Tyr des tracts conseillant à la population d’évacuer la ville sans tarder.

Aussitôt, des milliers de Tyriens s’étaient rendus à Istirahat Sour et avaient passé deux nuits sur la plage dans des conditions insupportables, alors que l’aviation bombardait les positions palestiniennes et que les chars Merkava

broyaient sous leurs chenilles tout ce qu’ils trouvaient sur leur passage. Comment chasser de ma mémoire cette épreuve douloureuse ? Ma mère, qui était malade, avait failli mourir sur le rivage. Je me revois à genoux, au milieu des réfugiés, la serrant dans mes bras pour l’empêcher de partir.

Au mois de juin 2006, la guerre resurgit sans prévenir. En riposte à l’enlèvement par le Hezbollah de deux de ses soldats, l’armée israélienne – qui s’était retirée en l’an 2000 du Liban-Sud – instaura un blocus maritime, bombarda la banlieue de Beyrouth et prit pour cible les réservoirs de fuel de la centrale électrique de Jiyeh. Des tonnes de mazout se déversèrent dans la mer et, rapidement, polluèrent la côte libanaise. Avec des yeux exorbités, je vis à la télévision les ports d’Ouzaï, de Batroun, de Byblos envahis par la marée noire et, écœuré par ces images insoutenables, sortis prendre l’air sur les quais. Les pêcheurs, autour de moi, affichaient la mine des mauvais jours. Je les sentais à la fois tristes pour leurs camarades du Nord, inquiets pour leur avenir et révoltés par l’inconscience des hommes.

— Que va-t-on devenir ? me demanda Batrizi. À cause du blocus et de la marée noire, nous ne pouvons plus naviguer, ni pêcher. S’ils nous confisquent la mer, nous sommes foutus !

— Calme-toi, Batrizi, tout va s’arranger.

— Tu parles ! La dernière fois, la guerre a duré quinze ans. Tu ne pourrais pas nous aider, maître ?

— Moi ?

— Oui, tu es avocat, tu as de l’instruction, tu sais parler. Plaide notre cause !

Séduits par cette proposition, les pêcheurs du port s’attroupèrent autour de moi et, comme un seul homme, me chargèrent de les défendre. Au nom de l’amitié qui nous liait, au nom des souvenirs que nous avions en partage, je ne pouvais refuser. Prenant conscience de la terrible responsabilité qui pesait sur mes épaules, je me mis à réfléchir au meilleur moyen de réagir.

Quel tribunal saisir ? Le juge pénal de Tyr, la Cour internationale de justice, la Cour européenne des droits de l’homme ?

— Nous devons lancer une campagne pour soutenir nos frères dans les autres ports, suggéra Jerdawné.

— Nous devons alerter le monde, lui expliquer notre tragédie ! renchérit Fallini.

J’en conclus que mon tribunal serait l’opinion publique.

Toute la nuit, à la lumière d’une bougie – le courant électrique était rationné –, je rédigeai ma plaidoirie avec application et gravité comme si la vie même de mes clients en dépendait. Au matin, le correspondant de CNN, convoqué par un ami journaliste, me retrouva au port. Affublé de ma robe d’avocat, je m’éclaircis la gorge et, face à la caméra, me mis à déclamer un communiqué déplorant la réaction israélienne « disproportionnée », et le silence complice du monde. Avec grandiloquence et d’une voix puissante, je

plaidai la cause des pêcheurs, « les derniers Phéniciens, fils d'Europe et de Cadmos qui donna l'alphabet au monde », et exhortai les autorités à les indemniser au plus vite. Pour conclure, je demandai à mes concitoyens de ne pas boycotter le poisson libanais : d'après des sources vétérinaires, les poissons n'avaient pas été affectés par le fuel puisque, par définition, le fuel flotte à la surface de l'eau alors que les poissons évoluent dans les fonds marins. Joignant l'acte à la parole, je m'emparai alors d'un rouget fraîchement pêché et, sans hésiter, l'avalai tout cru. Aussitôt, les pêcheurs m'imitèrent et, sous le regard médusé du journaliste, se mirent à croquer les petits poissons qui frétillaient dans les paniers posés à leurs pieds.

— Voyez ! dis-je en mâchouillant. Notre poisson est frais et comestible !

— Notre poisson n'est pas pollué ! répliqua Abouchawké en crachant une arête. Le poisson libanais est le meilleur du monde !

Le soir même, les pêcheurs de Tyr se réunirent chez moi pour suivre les nouvelles sur CNN. Assis près du téléviseur, j'étais à la fois impatient et crispé. Tout le pays, de Walid Joumblatt au général Aoun, allait enfin voir de quel bois se chauffent les pêcheurs du Liban ; toute la planète, de George W. Bush à Jacques Chirac, allait assister à la révolte des derniers Phéniciens. C'était ma première plaidoirie télévisée, la seule peut-être de ma carrière. Avais-je été à la hauteur ? Cinq, dix, quinze minutes s'écoulèrent : rien. Intrigué, j'appelai le correspondant de CNN sur son portable. Il m'informa avec regret que la chaîne avait finalement renoncé à diffuser le reportage à cause d'une actualité chargée. « Actualité chargée » ? Et nous donc ? N'étions-nous pas « d'actualité » ?

— Alors, maître, pourquoi ce retard ? me demandèrent les pêcheurs, inquiets.

— Ils ne le diffuseront pas, répondis-je avec amertume. Il paraît qu'ils ont d'autres priorités.

Dépité, Fallini lâcha un juron et sortit. Un à un, ses compagnons l'imitèrent. Seul, Sisso, le simple d'esprit, resta assis à mes côtés. Lisant la déception sur mon visage, il me donna une tape amicale dans le dos et, d'une voix enjouée, s'exclama : « *Li yahya el adl !* », ce qui signifie :

— Et que vive la justice !

Etel Adnan est née en 1925 à Beyrouth d'un père syrien, officier à l'état-major de l'Empire ottoman, et d'une mère grecque de Smyrne. Elle a fait des études de lettres, puis de philosophie à Beyrouth (avec Gabriel Bounoure), à la Sorbonne, à Berkeley et à Harvard. Poète et écrivain bilingue (anglais/français), elle est surtout connue pour son roman *Sitt Marie Rose*, un classique de la littérature de guerre, et pour ses poèmes dont plusieurs ont été mis en musique par Gavin Bryars, Henry Threadgill, Tania Leon et Zad Multaka. Elle a par ailleurs écrit la partie française de l'opéra de Bob Wilson, *Civil warS*, et deux pièces de théâtre produites à San Francisco, Paris et Düsseldorf. Elle est également peintre ayant exposé aux États-Unis, en Europe et dans le monde arabe.

L'ŒIL NOIR

(1973)

D'abord, je vais vous dire qu'il s'appelait Farid. C'est le vent qui avait porté son nom à mon oreille, sur la terrasse de l'hôtel Saint-Georges. Il se trouvait avec deux femmes, voilées de la tête aux pieds. L'une d'elles, celle qui l'appela par son nom, avait le visage totalement caché. L'autre montrait ses yeux et le début d'un nez qu'on devinait assez grand. Ils étaient tous les trois très animés et, je ne sais pourquoi, j'avais pensé qu'elles étaient, elles, très probablement méchantes.

Ils me donnèrent envie d'en connaître plus à leur sujet. J'appelai le garçon qui me dit que c'était là des clients de l'hôtel. Il ajouta : « Des gens du Qatar. Rien d'intéressant ! ». Il se faisait déjà tard quand encore ils bavardaient entre eux, à voix basse. J'ai dû m'en aller. Je rentrai chez moi, dans un appartement exigu, alors que j'aurais préféré continuer à boire des limonades sur la terrasse, et, surtout, avoir réussi à accrocher une conversation avec eux.

Le lendemain, à l'hôtel, vers la même heure, je retrouvai Farid cette fois seul, et je l'abordai. Il était bien plus jeune que moi, et cela me permit d'engager plus facilement la conversation avec lui. Au début, il ne sut comment s'y soustraire, mais un ton naturel s'installa aussitôt entre nous. Pour le retenir, je pensai que je devais l'étonner, et je lui mentai en lui disant que j'étais rentrée d'Amérique pour lancer à Beyrouth une entreprise commerciale qui me rapporterait beaucoup d'argent. « Vous, une femme, et une Libanaise ?! », s'écria-t-il, presque incrédule, et amusé. Il avait sursauté au nom de l'Amérique, puis s'était détendu et s'était montré par la suite très aimable.

Interrogé sur les deux femmes avec qui je l'avais vu, il me raconta qu'elles ne lui étaient pas apparentées, mais qu'il était venu avec elles du Qatar. « Je travaille dans un hôpital du Qatar, me dit-il, et j'ai été chargé de les accompagner jusqu'à Beyrouth pour qu'elles se fassent opérer à l'Université américaine dont l'hôpital est mondialement réputé. » « Elles appartiennent à des familles très riches ? », demandai-je, et il répondit sans trop insister : « Très riches, oui, très. » Il avait le visage brun, et le regard barré, l'air

inquiet, mais je me suis attachée, en quelque sorte, très vite à lui, et lui ai fait me promettre de me retrouver de nouveau au même endroit. Il n'avait pas d'effort à faire du moment que c'était à son propre hôtel que je lui donnais rendez-vous. Mais quand je demandai qu'on sonne à sa chambre, vingt-quatre heures plus tard, toujours au Saint-Georges, la réception m'informa qu'ils étaient tous les trois partis sans laisser d'adresse.

* * *

Un an après, assise au « Horse Shoe » et sirotant une de ces limonades qui régulièrement arrivent au client avec des glaçons déjà fondus, je vois Farid entrer, comme vieilli, l'air traqué et fatigué. J'ai plaisir à le voir. Il me reconnaît instantanément et se sent probablement obligé de venir me saluer. J'aime penser qu'il est heureux de me revoir. Je lui dis : « Assieds-toi. ». Tout cela est loin, mais gravé dans ma mémoire : certaines choses vivent dans ma tête sous une ampoule constamment allumée.

— Où sont les femmes du Qatar qui étaient avec toi ?

— Elles sont sorties de l'hôpital et sont rentrées dans leur pays immédiatement après.

— Vous avez disparu.

— Non. Nous avions changé d'hôtel. Ça fait longtemps, tout ça…

— Elles sont retournées sans toi ?

— Oui.

— Ton travail au Qatar ?

— Je n'en ai plus voulu. Je suis resté à Beyrouth.

— Tout ce temps ?

— Oui, tout ce temps.

— Elles vont bien ?

— Oh oui, certainement !

— Toi, ici, tu as trouvé du travail ?

— Non.

Je ne savais quoi lui dire, tant il semblait résolu à demeurer secret, mais j'avais envie de le retenir, de faire durer la conversation, de ne pas le voir partir à jamais. Je devais dîner ce soir-là chez une amie qui réunissait chez elle quelques journalistes, le consul de Pologne, son ami, le directeur de l'Agence France-Presse, un (détestable) metteur en scène, ainsi qu'une chanteuse tunisienne bien connue. Mon amie est un être charmant chez qui il y a toujours beaucoup de monde, du whisky et du haschich. Même si parfois on y mange mal (ce qui est rare à Beyrouth), on s'y sent toujours bien. Je proposai à Farid de l'emmener à cette soirée, sûre qu'il refuserait. À ma grande surprise, il ne se fit pas prier, il accepta mon invitation sans poser de questions. Il se laissa faire. Je me suis dit qu'il devait se sentir bien las, et bien seul.

* * *

Vers les neuf heures du soir, je le retrouvai au café « Horse Shoe » et le fis monter dans ma Mini Cooper rouge qu'il regarda à peine. En cours de route, dans un tutoiement arabe toujours familier, il me prit le bras brusquement et me dit : « Tu sais, il faut que je te prévienne que je ne suis pas libanais. Je t'en dirai davantage après. »

La soirée fut très animée et Farid a beaucoup bu. Le haschich, ce soir-là, était abondant, et frais. Il venait directement de la Békaa et son parfum était pernicieux. J'ai fait remarquer à Farid qu'il était excellent. Il m'a répondu : « Le haschich est mon meilleur ami. Il a libéré la Palestine. » J'étais abasourdie bien qu'à Beyrouth rien, vraiment, n'ait jamais étonné personne.

Nul n'entendit ce qu'il venait de me dire, mais moi je restai troublée, et cette confidence si insolite me le rendit, je ne sais au juste pourquoi, très cher. Oui, bien sûr, la moindre mention de la libération de la Palestine, aussi invraisemblable qu'elle fût, me mettait toujours dans un état second, le tragique devenant facilement euphorie chez ceux qui ont longtemps désespéré de tout. Mais dans ce cas, c'était aussi autre chose. Il y avait la voix tranquille de ce jeune homme, et cet air qu'il avait qui n'était ni de raison ni de folie.

* * *

Ce samedi 6 octobre 1973, les armées arabes ont déclenché la guerre contre Israël. Je l'ai su vers le milieu de la matinée. Le soir, je suis sortie sur mon balcon du quartier du Patriarcat et j'ai regardé le mont Sannine coupé de part et d'autre par des montagnes bleues. Le Sannine était rose feu. Puis sa ferveur s'est atténuée. Enfin, il y eut une flambée éclatante de lumière rose, et l'embrasement du ciel. Puis lentement la nuit, et avec elle Farid, ont rejoint mon intimité. Nous étions plongés dans les nouvelles. Les bulletins d'information se bousculaient, se suivaient à la chaîne.

Farid baissa la radio. Il y eut dans la pièce un son monotone contre lequel il se mit à parler :

— Je suis un Palestinien, dit Farid, né dans une famille qui vit la guerre de 1948. Moi, je suis né en 1953. Il y a vingt ans de cela, en hiver, à Saint-Jean d'Acre. Je suis de Akko ! Akko ! comme une orange, oui.

Il baissa la radio encore plus. On n'entendait presque plus rien. Puis il reprit :

— Mes parents sont morts dans l'explosion d'un autobus. Tous les deux. J'étais leur premier et unique enfant. C'étaient des ouvriers agricoles dont les familles étaient restées de l'autre côté de la frontière, à Jennine. J'ai été recueilli, puis adopté, par des voisins juifs, une famille qui est là-bas, qui vit toujours, des gens que j'ai appelé papa et maman et qui n'avaient pas d'autre enfant que moi. Je devais avoir deux ans, ou presque, et tout est vague à ce sujet. Ils ne m'ont pas menti, ils m'ont dit, quand j'avais six ans et quelque, qui j'étais, et ce qui s'était passé. Ils m'ont envoyé à l'école, et je parle l'hébreu aussi bien que l'arabe, sinon mieux.

— Toi, tu étais de quel côté ?

— Tu veux dire de quel côté, politiquement ? D'aucun. La guerre de juin 67, je l'ai vue passer sans trop d'intérêt. Elle a été si rapide, et j'avais moins de quatorze ans. Mes parents, mes nouveaux parents, ne m'en ont pas trop parlé, car elle a ressemblé, cette guerre-là, au passage d'un nuage noir, à une averse. Sur la côte, rien n'avait changé à cause d'elle, du moins pas pour moi. Ce qui m'intéressait alors c'était d'allonger la saison d'été le plus possible, d'aller nager du printemps à la fin octobre, et de bien manger et dormir.

— Cette guerre-ci, tu crois qu'elle va durer ?

— Je ne sais pas. Laisse-moi te raconter mon histoire. Un jour, peu après la guerre de 1967, un homme masqué lançait une grenade contre un autobus dans lequel je me trouvais. L'engin n'éclata pas. D'instinct, ou je ne sais au juste comment et pourquoi, ayant peut-être pensé à mes parents, comme dans un éclair, je me précipitai sur la grenade et la désamorçai. Le lendemain, j'ai eu ma photo dans tous les journaux. J'étais le petit arabe qui avait sauvé des vies juives.

Quelques jours après, un militaire s'est présenté chez nous à la maison et, après une longue discussion avec mes parents adoptifs, il m'a fait savoir que Moshé Dayan me convoquait à son bureau de Tel Aviv. J'y suis allé. Quand je l'ai vu de près, j'ai eu peur de son œil recouvert. Une sorte de soleil noir m'a regardé. Tu sais combien nous les Arabes craignons les imperfections physiques ; nous les prenons pour des signes, magiques, tu sais bien, nous sommes superstitieux. Il m'a félicité : « Farid, m'a-t-il dit, nous sommes fiers de toi ».

Le mois suivant, j'étais convoqué de nouveau. « Nous te proposons de te payer des études, me dit-il, des études sérieuses. Tu vas aller à l'École des Services de renseignement. C'est compliqué. Ils t'expliqueront de quoi il s'agit. C'est réservé à des jeunes intelligents comme toi ».

J'étais ravi.

— Tu étais ravi ?

— Oui. Je l'ai été. J'étais habitué aux Juifs, j'avais grandi parmi eux, ma vie et la leur, c'était devenu pareil. Et puis, je crois, j'étais fier qu'on ait eu besoin de moi, un jeune Arabe.

J'avais besoin de plaire, d'être aimé, par n'importe qui. J'avais besoin de faire quelque chose, de prouver que j'étais aussi intelligent que d'autres, d'être moins seul, aussi. Je me suis dit qu'il y avait de l'inattendu en perspective, peut-être des voyages, une maison, une automobile, une issue… que sais-je ? J'ai dit oui. J'ai fréquenté cette école pendant à peu près deux ans. C'est bien une école technique. On y apprend tout : à réparer des pneus, à fabriquer une échelle, nouer des cordes, monter une radio à partir de pièces détachées… et aussi des choses plus difficiles, à déchiffrer des codes, à être dur, à s'attendre à tout. On y apprend surtout à ne pas trahir ses pensées.

— Pendant ces apprentissages, tu te sentais bien ? Tu ne pensais pas que tu étais en train de te préparer à devenir un traître ? Ils ne te dégoûtaient pas ?

— Non. Il faut que tu saches qu'une chose très curieuse se passait : nous étions trois Arabes dans cette école, nous formions une cellule à part, et on nous faisait marcher à la fois sur deux pistes parallèles. On nous parlait de l'amitié inévitable qui existerait un jour entre Juifs et Arabes. On nous disait que la population arabe était brave et pacifique et que seuls les *fedayins* infiltrés perturbaient la tranquillité des gens. On nous faisait croire que ces *fedayins* se battaient pour de l'argent, qu'ils étaient tous des mercenaires, des hommes fanatiques et dangereux. Dans l'entre-temps, tout allait bien, et rien n'allait. Je m'habituais à la drogue. J'ai vu plus tard qu'on m'a conditionné comme un chien. On m'a accoutumé au haschich. « Tu vois ce haschich, disaient-ils, il vient du Liban. Son parfum est unique. *Assli, assli*[2], c'est du vrai ! ». C'est ainsi qu'entre la terre du Liban et moi s'était déjà développée une sorte de mémoire, une complicité, une accoutumance, le plus fort des liens, celui du rêve. Toutes les fois où je me sentais malheureux, ou orphelin, je fumais une dose supplémentaire. C'est comme cela que le haschich devint mon père bien-aimé.

Et puis, il y a eu une chose que je ne comprends toujours pas. Je me suis attaché à Moshé Dayan. Il m'obsédait. J'éprouvais pour lui une étrange pitié, ainsi que de l'admiration. Je me disais qu'était toujours grand celui qui remportait des victoires. Quel qu'il fût. Je te disais que nous marchions sur des pistes doubles, et c'était vrai pour les autres aussi. Arabes ou Juifs nous étions, nous sommes, accrochés au passé, comme si le passé était l'Arche de Noé, le dernier bateau…, et puis nous sommes fous d'avenir, tous, projetés en avant, hypnotisés par le futur, un futur qui se présente à nous toujours comme une certitude et une impossibilité, tout cela simultanément, dans un fatras d'idées, d'images, de douleurs.

— Moshé Dayan tu l'as vu souvent ? Tu l'as vu quand pour la dernière fois ?

— Mais oui, je l'ai revu… Écoute, ferme cette radio. Il y a toujours du bruit dans cette ville ! Oui, je l'ai revu plusieurs fois. Il me « suivait », je veux dire qu'il suivait le cours de mes études, demandait de mes nouvelles. Il disait que j'étais un bon élément. Je me demande s'il a jamais eu de vraie sympathie pour moi. J'en doute. Aujourd'hui, ça ne m'intéresse plus.

Une fois, on a failli me renvoyer de l'école à cause d'une bagarre où j'avais eu le dessus, et c'est lui qui avait obtenu qu'on me retienne. Il faut aussi que je te dise que plus tard, un jour, vers la fin de ma deuxième année, ils interrogeaient un Palestinien et je devais assister à cette torture. Il me ressemblait. Il avait probablement mon âge. Je fixais de mes yeux sa chemise blanche qui se tachait de sang. Les taches se multipliaient. Il criait. Puis il s'est mis à gémir, comme un enfant, puis comme un nouveau-né, un nouveau-né qui serait le produit d'un humain et d'un animal. Je me suis évanoui.

Moshé Dayan a dû lire dans mon dossier un rapport sur ce qui s'était passé.

Il m’a fait venir dans son bureau. Je n’oublierai jamais. Je ne le regardais pas. Je regardais la mer. Je pensais : « Oh dieu ! que va-t-il encore se passer ? L’année scolaire va bientôt se terminer. Je vais rentrer chez moi. Comment se fait-il que la mer soit si belle ? ». Dayan me fit tout un discours. « Je sais que tu as été pris d’un malaise, me dit-il, mais tu dois comprendre que tout ce que nous faisons – ce que tu fais – c’est pour sauver des vies humaines. La précision est indispensable à notre sécurité, comme d’ailleurs à la tienne. Et il n’y a pas de sécurité sans information exacte. Il nous faut tout savoir, tout. Tu comprends, pour prévenir, pour ne pas avoir à punir des innocents. Tu comprendras un jour que la vie est un laboratoire où chacun élabore une science de la survie. De toute façon, tu n’auras pas, toi, à faire ce sale boulot. Je vais très bientôt avoir personnellement besoin de tes services ».

Eh oui ! Pour sûr qu’il a eu besoin de moi ! Comme il fait chaud, chez toi, comme on transpire ! C’est pire qu’à Tel Aviv. Écoute, je reprends, ça ne va pas être long, laisse la radio tranquille, ne m’interromps pas.

— Mais je suis loin de t’interrompre !

— Non, ça n’a rien à voir, c’est moi qui étouffe. Oui, je vais te dire. Écoute. Vous tous, apprenez à écouter. J’ai de nouveau été dans son bureau, et il s’est empressé de refermer la porte après moi. Je me suis assis, comme d’habitude, face à la mer. La fenêtre me parut énorme, c’est comme si elle avait mangé le mur. J’entendais sa voix, je le perdais de vue dans la lumière, puis il sortait des ténèbres blanches avec une acuité effrayante. Il m’a expliqué que nous allions au Liban par le détour de Chypre, qu’il m’était déjà impossible de passer à la maison, qu’il m’était défendu de m’adresser à qui que ce soit, et que nous prenions la route dans les vingt-quatre heures.

Je n’ai pas eu de voix pour dire oui, tant mes genoux tremblaient. La peur de sortir de mon habitat familier, de faire face à une mission qui semblait si singulière, avec un personnage aussi impressionnant, se propagea dans tout mon corps. Mon regard se déplaça sur lui. Il était calme.

Voilà, ces deux femmes avec lesquelles tu m’as vu sur la terrasse du Saint-Georges, l’année dernière, ces deux femmes, l’une d’elles c’était lui. Il se cachait dans des habits flottants, cette robe noire, et se cachait le visage. L’autre personne, déguisée elle aussi, était son aide de camp.

Une fois arrivés à Beyrouth, à l’hôtel, Dayan nous a spécifié le plan que nous étions venus exécuter. Le Secrétaire d’État américain était attendu dans cette ville pour des consultations avec le gouvernement libanais et je devais le détruire dans un attentat de façon que le crime puisse être imputé à un Palestinien. Tout devait être fait de sorte que je sois repéré mais non attrapé. Notre opération devait secouer la carte du monde. C’est ce que Dayan ne cessait de dire.

Nous devions ensuite disparaître de nuit sur une embarcation qui nous attendrait au sud de Beyrouth. Tout avait été mis au point et il fallait prendre patience pendant quarante-huit heures.

Dayan estima qu’il allait mettre ce temps à profit pour une mission de

reconnaissance. Il résolut de se déplacer jusqu'à la Békaa et d'y contacter également l'un de nos agents. Son aide de camp demeura à Beyrouth. Moi je l'accompagnai. Quand nous sommes arrivés dans la plaine extraordinaire, j'ai constaté qu'un état d'extrême euphorie l'avait envahi. Nous marchions vers une petite cabane cachée dans des arbres. Nous étions encore loin de celle-ci quand, à un certain moment, nous nous sommes retrouvés aux pieds d'une petite colline, au milieu d'un champ, qui avait vue sur cette vallée qui monte jusqu'à l'Euphrate et Rakka, et cette plaine eut sur lui un effet magique. Dayan s'identifia à un général romain qui monterait vers Alep, et la Turquie… Il se comparait au maréchal Rommel coupant à travers le désert de Libye, il s'identifiait au roi David qui menait ses troupes jusqu'aux portes de Babylone et mettait la ville à feu et à sang.

Il se mit à me faire un long discours, un monologue : « Farid, me disait-il, l'Histoire des nations, depuis trop longtemps, comme un cheval pressé, a passé devant les Juifs sans les regarder. Chaque peuple a eu ses victoires, son empire, ses cruautés, son arrogance. Nous, nous avons été, je répète, trop longtemps, les spectateurs d'un spectacle auquel nul ne nous a conviés. Alors, maintenant, c'est à nouveau à notre tour. Nous allons déferler sur cette plaine comme le vent. Nous allons pénétrer jusqu'au cœur de l'Asie pour qu'on ne dise pas que le Turc se bat mieux que nous, ni que le Persan étend son pouvoir plus vite que nous, ni que l'Afghan fait trembler l'Empire russe plus que personne d'autre. Nous allons éventrer la terre de nos ennemis comme une femme enceinte qui n'accouchera plus. Nous irons jusqu'à déjouer les desseins de la Chine et faire tomber ses projets comme autant de cartes !… »

Mon esprit, lui, faisait un itinéraire différent. Nous étions au milieu de plants de haschich qui nous montaient jusqu'à la ceinture. L'odeur particulière de cette plante m'enveloppait comme un bain. Mes mains parcouraient une nappe ondulante et verte avec un sentiment de reconnaissance infinie. L'univers prenait une nouvelle forme d'existence, j'avais un contre-vertige, mon point focal se précisait, se rétrécissait, ma lucidité me devenait insupportable. « J'existe, je suis, je suis irréductible, je suis autre », voilà ce que je m'entendais dire à moi-même. Je m'extrayais d'une longue torpeur. La lumière dansait, les collines ocre affirmaient une terre arabe contre le ciel bleu. Je comprenais que je venais d'abandonner un territoire circonscrit et que j'étais libre, que je vivais dans un espace ouvert à jamais.

— Tu délirais, toi aussi ?

— Non. Bien au contraire. Dans ces plantations de haschich la drogue me quittait. Au lieu de m'engloutir en elle, je nageais, je surnageais au-dessus des plantes vertes, huileuses, véritables arbustes minces, forêts en miniature, dans lesquelles mon esprit aurait sombré, mais qu'en cet instant il quittait. Une espèce d'hallucination nouvelle me posséda. En pénétrant dans ce champ, au cœur de la plaine arabe, j'entrai dans la maison de mon père, celui qui était le

vrai, l'origine, pour pouvoir en prendre possession, et pouvoir aussi m'en libérer. J'avais accédé à l'âge adulte. En plein soleil. Je comprenais comme sous une révélation foudroyante que la terre non-occupée donnait des forces. Sur le chemin de Yammouneh, j'ai vu de loin la Palestine se vider de son poison et devenir la Cité future. Je pensais à voix haute.

Dayan m'a entendu et cela l'a freiné dans sa propre lancée. Il s'est mis à crier et s'adressant à moi il continua son discours : « Oui, j'irai de victoire en victoire et des Palestiniens comme toi j'en ferai la main-d'œuvre, les esclaves de mon empire ! ». Je me demande encore si le regard que j'ai dû lui lancer ne l'a pas piqué comme un serpent. Le sien, comme une pointe de laser, a failli me brûler le cerveau. Il m'a frappé en plein visage, mais il n'avait pas fini de ramener son bras vers lui que je lui enlevai son arme à travers sa robe noire et le tuai.

— Je remets la radio, Farid. Ce n'est pas le moment de divaguer. Écoute. Nous sommes en guerre. Voici, on vient de dire que les troupes égyptiennes ont achevé la traversée du canal. Tu penses que c'est vrai, qu'elles vont tenir ?

— Les Syriens aussi avancent…

— Tu penses qu'ils vont maintenir leur avance ?

— Ça n'a plus d'importance.

— Comment ça n'a plus d'importance ? Ça ne fait que commencer. Tout va changer. Tais-toi. Écoute. Ça fait longtemps qu'ils se battent, c'est une bataille féroce. Écoute bien. L'armée égyptienne passe à la reconquête du Sinaï.

* * *

C'est ainsi qu'au bout d'un certain temps nous étions à bout, pour avoir absorbé tant de nouvelles, tant de bruit, de bulletins tonitruants, de marches militaires, à avoir veillé, espéré, douté… Des heures se sont écoulées comme à notre insu, comme dans un monde qui n'aurait pas été le nôtre. Et tout à coup, le ciel s'effondre dans un éclair, la radio émet une information saisissante, elle annonce : « Dayan vient de faire une déclaration. Les Israéliens ont arrêté l'avance de l'armée égyptienne sur le front du Sinaï et passent à l'offensive ».

La guerre, toujours la guerre. De nouveau, la défaite, toujours la défaite. La radio, toujours, la Voix du Malheur. Farid est sur le balcon. Je l'appelle :

— Tu entends, Farid, tu entends, ça va peut-être te dessaouler, cette dernière nouvelle. Dayan vient d'annoncer que Sharon avance vers le canal de Suez. Ça va encore mal finir, cette histoire.

— Qu'est-ce qui va mal finir ? Tout cela ce sont des mots. Vous rêvez, vous tous, vous tous, vous délirez. C'est le faux Moshé Dayan que tu viens d'entendre. Ils ont caché depuis un an la nouvelle de sa disparition. C'est un sosie, celui-là, celui qui fait des déclarations à la radio. Le vrai Moshé Dayan, moi, Farid, Palestinien, je l'ai tué et je l'ai soigneusement enterré dans un

jardin de chanvre.

Rabee Jaber est né en 1972 à Beyrouth où il vit et travaille. Il dirige le supplément hebdomadaire culturel du quotidien *Al-Hayat*. Depuis 1992, il a écrit quatorze romans, tous très admirés par la critique et par les lecteurs de langue arabe, dont une trilogie consacrée à sa ville natale : *Beyrouth, cité du monde*, dont la traduction reste à faire.

UNE FORÊT ENTRE DEUX VILLES

Traduit de l'arabe par Simon Corthay
et Charlotte Woillez

Une forêt sépare deux villes. Sans cette forêt, des guerres éclateraient et des hommes mourraient. La première ville ressemble à la seconde. Malgré cela, elles sont ennemies. Pourquoi cette hostilité ? C'est une vieille question, à laquelle nous n'avons pas de réponse. Les réponses sont nombreuses, mais elles ne satisfont personne. Et si elles nous satisfont aujourd'hui, elles ne nous satisferont plus demain. Nous changeons, et le monde change. Les deux villes aussi. Il y a longtemps, la ville orientale était moins grande. La ville occidentale aux hautes tours était elle aussi moins grande, il y a longtemps. Les villes sont ainsi. Elles s'étendent au fil du temps. S'y exilent des gens venus de contrées lointaines, par-delà les montagnes, les déserts et les mers, et elles se développent, elles enflent, au point que les habitants ne savent plus où se trouve leur maison. Certains d'entre nous ont peur de sortir de la ville car ils craignent de ne pas retrouver le chemin du retour vers leurs proches. Les parents et les enfants se téléphonent matin et soir, ils croient que les fils tendus entre les maisons dispersées empêchent la famille de se désagréger.

Est-ce vrai ? La véritable souffrance est celle des peuples disséminés entre les deux villes. Il y a des siècles – lorsque régnaient la paix et la prospérité –, les deux villes se sont mêlées : le sang oriental s'est mélangé au sang occidental, et la descendance née de ces mariages d'un autre temps est aujourd'hui exposée à des maladies inhabituelles. La mélancolie est une maladie bien connue et répandue. Les anciens préconisaient la promenade comme remède, ils conseillaient aussi de boire de l'eau et de manger du chocolat. Mais depuis peu une maladie plus grave encore se propage : des gens ayant soudain perdu toute lueur dans les yeux quittent la ville pour s'en aller on ne sait où. Où disparaissent-ils ? Où sont-ils allés ? Nul ne le sait. On dit qu'ils se sont rendus dans l'autre ville.

Difficile de le croire. C'est même tout simplement impossible. Mais alors, où sont-ils passés ?

On a enregistré des cas d'hyperactivité : des hommes se transforment en boules de nerfs impossibles à calmer. Ceux-là, la lueur brille dans leurs yeux

comme si la force avait décuplé dans leurs membres. Parmi eux aussi l'on compte des disparus. Où vont-ils ? Des histoires circulent – mais qui croit les rumeurs en ces périodes tourmentées ? –, on entend dire dans les magasins, les bureaux et les restaurants que certains sont entrés dans la forêt ou sont partis dans des villes lointaines que seuls connaissent ceux qui étudient les atlas et la géographie. Mais cela aussi, difficile de le croire. C'est tout simplement impossible. Comment un homme qui est né ici, a vécu ici, a construit sa maison ici, s'est marié et a élevé ses enfants ici, comment pourrait-il abandonner ainsi sa ville, sans raison valable ? Tout cela semble bien mystérieux, troublant, exaspérant. On rencontre des gens, arrêtés aux feux, qui se rongent les ongles, essayant de comprendre les raisons obscures des divisions qui marquent l'opinion publique. Il est terrible de voir à quel point les titres des journaux sont contradictoires. Quand le journal « A » annonce qu'il a plu à verse la veille, le journal « B » écrit que la sécheresse qui sévit dans le pays depuis des mois continue de menacer les élevages de volaille et de bétail, qui risquent de mourir de soif. Les oiseaux meurent brûlés par les rayons du soleil dans le journal « B » quand, en première page du journal « A », ces mêmes oiseaux périssent noyés. Certains préfèrent en rire et disent que le résultat est le même. Ils sont nombreux à le faire. Ils portent un marcel blanc et passent leurs soirées sur la terrasse à écouter des chansons à plein tube. Et quand, la nuit, souffle un vent venant de la forêt, ils n'ont pas peur des hurlements des loups. Ils ne les entendent vraisemblablement pas, à cause de la musique et de la rumeur de la télévision. C'est un phénomène récent, l'augmentation du volume sonore des télévisions. La surenchère des décibels fait rage entre voisins, en compétition les uns avec les autres. Chaque foyer a sa chaîne favorite, sa musique favorite. Les liens sociaux se délitent et, souvent, les familles elles-mêmes se désagrègent. Une femme précipite sa sœur obèse du haut du balcon. Par chance, la graisse amortit sa chute et lui évite de terminer à l'hôpital, mais cet incident témoigne bien de la détérioration de la communication, des échanges entre les gens.

Dans le même temps, on raconte que, dans l'autre ville, la situation est pire encore. Les armes, dit-on, circulent partout, et les bombardements auraient commencé. L'autre ville s'est semble-t-il divisée en deux. On n'en est pas certain. La forêt, large, profonde, séculaire, sépare deux mondes. Chacune des villes est un monde. Les historiens et les spécialistes de mythologie pensent qu'il n'existe qu'une seule ville. L'autre cité ne serait qu'un rêve. Peut-être une survivance d'un lointain passé. Ou alors une projection dans le futur. « L'autre ville est l'un des visages possibles de notre ville à l'avenir », disent-ils. Difficile de le croire. C'est impossible. Tout le monde sait que la Terre est tapissée de villes. Il vous suffit d'ouvrir un livre pour vous en assurer. Les ordinateurs qui envahissent les cafés sont là aussi pour le prouver : ils nous mettent en relation avec d'autres villes aux quatre coins du globe. Et celui qui n'est toujours pas convaincu, qu'il monte au sommet d'une tour – ou de n'importe quel bâtiment, comme celui dans lequel vous vivez – et qu'il

regarde au loin, au-delà de la forêt : voit-il les lumières qui scintillent derrière les bosquets de térébinthes, derrière les chênes, les pins et les saules, voit-il toutes ces fenêtres alignées ? Il les voit forcément. C'est l'autre ville ! On raconte qu'au début nous ne formions qu'une seule et même ville. Puis les guerres ont éclaté. Est alors apparue une ligne de démarcation qui a scindé la ville en deux. Et, au fil des ans, des décennies, des siècles, la ligne s'est transformée en forêt. Difficile de le croire. La forêt est tellement immense. Chacun de ses arbres suffirait à construire un village. La ville n'est qu'une petite grappe de maisons qui croît à sa lisière. Il règne entre les arbres une obscurité totale. La forêt est chargée de ténèbres. Nul n'ose s'y aventurer.

Les ouvrages des psychologues sont conservés dans nos bibliothèques, enfouies sous la terre et fermées à double tour, et les gardiens, pour éviter leur vol ou leur disparition, ne permettent pas qu'on les sorte (malheureusement, ils souffrent ainsi de l'humidité et sont la proie des insectes et des souris). Ces psychologues considèrent la forêt comme une métaphore, une image des tréfonds de l'âme humaine. C'est insensé. L'un d'eux a pénétré dans la forêt pour y chercher des preuves. Il a disparu. Des années plus tard, la police a retrouvé son squelette. L'autopsie du légiste a révélé qu'il avait succombé à des morsures de loups.

La forêt a ses lois propres. Les pluies arrosent les arbres, qui s'élèvent vers le ciel, à la recherche de la lumière du soleil. Les lièvres courent sous les arbres et rongent les pousses tendres. Les renards traquent les lièvres et les dévorent. Le froid vient à bout des renards, et les insectes de la forêt les transforment en matière organique. Les arbres croissent. Ils font monter l'eau par leur tronc. À lui seul, un arbre fait monter une tonne d'eau pour maintenir en vie ses branches et ses feuilles. La forêt s'étend. Rasez-la, elle repoussera – après des siècles – à l'identique. Les pins repousseront au même endroit. Les chênes aussi. De même pour les térébinthes. La forêt est stupéfiante. Autour des arbres apparaissent les ronces. Grâce aux oiseaux. Ils se posent sur les branches et laissent tomber leurs fientes qui renferment des graines. Ces oiseaux ont mangé des mûres loin d'ici et ont ramené les graines dans leur ventre. La pluie tombe sur la forêt et les fougères apparaissent autour des marécages, les mousses recouvrent le tronc des arbres. Lorsqu'un arbre est abattu par la tempête, il se couvre de végétation puis de nouvelles pousses. Des graines tombent sur le tronc en décomposition et germent. Apparaissent alors des arbres alignés en rang dans la forêt car ils ont poussé sur un tronc droit couché sur le sol. Le tronc se désintègre, se transforme en humus et en champignons. L'atmosphère est humide, suffocante. C'est une forêt pluvieuse. Les feuilles sont vertes, grasses, gorgées d'eau. La vapeur d'eau étouffe quiconque se hasarde entre les arbres. Il y règne une humidité effroyable. On se croirait sous la mer. Personne ne pénètre dans la forêt. Nous restons en ville. Celle-ci. Ou celle-là.

Certains d'entre nous ne savent parfois plus très bien dans quelle ville ils se trouvent : l'orientale ou l'occidentale ? Faut-il croire les cartes, les journaux et

la télévision ? Ils nous mentent peut-être tous. Que croire alors ? S'informer est devenu le maître mot dans notre ville. Tout le monde est avide d'information. Même aujourd'hui, au plus chaud de l'été, alors que les ventilateurs tournent et que la sueur inonde les chemises, même là, nous ne cessons de courir derrière l'information. Nous n'éteignons pas la télévision, même lorsque nous allons nous coucher. Nous nous endormons au son de la télévision, nous nous réveillons au son de la télévision. Rien ne nous échappe. De la mosquée assiégée au camp que l'on bombarde, en passant par la ville en flammes. Les ouragans dans l'océan Pacifique nous intéressent. La sécheresse en Afrique nous intéresse. Notre soif d'information est terrible. On dit qu'elle est la cause principale des dissensions entre les sept dirigeants. Ces sept dirigeants sont à la recherche d'un livre unique, caché au cœur de la forêt. Si l'un d'eux le trouve, il s'emparera du pays et contrôlera le monde (dans notre pays, on considère que notre ville, c'est le monde). Le cas échéant, les six autres dirigeants seront exécutés ou iront vivre dans des terriers avec les hérissons.

Notre ville vacille. Les arbres ont fait leur apparition entre les immeubles. Cela signifie que les gens sont partis. Il n'y a que lorsque l'homme déserte les lieux que la forêt s'immisce, avec ses arbres, ses ronces, sa végétation, jusque dans les rues, jusqu'au cœur de la ville. Que se passe-t-il ? Quand les bâtiments qui sont derrière le supermarché ont-ils été abandonnés par leurs habitants ? Le propriétaire du supermarché est le premier à s'en être aperçu. Les produits s'amoncellent sur les rayons sans que personne ne les prenne. La date de péremption du lait, du fromage et de la mortadelle est dépassée. Les biscuits apéritif chinois sont en miettes, plus personne n'en veut. La rumeur a enflé et la nouvelle s'est propagée dans le quartier. Les gens s'en vont. Mais où ? Et est-ce qu'ils reviendront ? Certains disent que c'est à cause des vacances d'été. Les gens sont allés à la montagne ou dans des stations balnéaires au bord de la mer Noire. D'autres disent qu'ils sont sur des îles de l'océan Atlantique, où prolifèrent les ananas et les écureuils volants.

Dans notre ville, on connaît les écureuils. Les enfants les connaissent grâce aux livres d'école. Il y a très longtemps, les écureuils traversaient la ville de bout en bout en volant de mûrier en mûrier. En ce temps-là, la forêt recouvrait la ville. Puis nous avons abattu les arbres, construit des maisons et cultivé la terre. Tout cela est écrit sur des tablettes conservées. On l'étudie dans les universités. Les anciens racontent que notre ville a été bâtie avant l'autre. On dit que ce sont ceux qui ont été bannis de notre ville – à cause de leurs mœurs – qui l'ont construite. Il se peut que, là-bas, on raconte la même chose sur les origines de la nôtre.

La guerre va-t-elle à nouveau éclater ? Allons-nous brûler la forêt ? Allons-nous brûler les deux villes ? Les dirigeants n'ont pas encore tranché. Leurs subalternes non plus. Certains disent que les dirigeants sont asservis à leurs subalternes. D'autres disent que ce ne sont ni les dirigeants ni les subalternes qui décident, que le monde est régi par les lois de la forêt. De temps à autre,

elle décide de s’étendre : les arbres déploient leurs racines sous la terre, puis se multiplient. La forêt veut reprendre ses droits : avant, elle recouvrait tout. La forêt réclame son droit au retour. Et l’homme doit partir.

Pour aller où ?

Vénus Khoury-Ghata, née au Liban, vivant en France depuis vingt-cinq ans, est partagée entre deux pays et deux langues : l'arabe maternel et le français acquis. Le français est la langue du père, interprète auprès du Haut-Commissariat français du temps du Mandat. Poète, nouvelliste et romancière, ardente porte-parole de la francophonie, collaborant à divers journaux, revues et émissions littéraires, elle est membre de plusieurs jurys : Mallarmé, Max Jacob, France-Québec, Max-Pol Fouchet… Son œuvre romanesque, riche de treize titres, est traduite en plusieurs langues, dont l'allemand, l'espagnol, le grec, le flamand, le suédois et le coréen.

Repères bibliographiques : *Bayarmine*, Éd. Flammarion, 1992 ; *La Maîtresse du notable*, Éd. Seghers, 1992 ; *Les Fiancées du Cap Thénès*, Éd. J.-C. Lattès, 1995 ; *Le Fils empaillé*, Éd. Belfond, 1998 ; *La Maestra*, Éd. Actes Sud, 1999/Babel, 2001 ; *La Maison aux orties*, Éd. Actes Sud, 2006 ; *Sept pierres pour la femme adultère*, Éd. Le Mercure de France, 2007.

GRIBOUILLE

à Anne-Marie Mitchell

Née des amours fugaces d'un Persan qui a vu le jour à Matignon chez un Premier ministre et d'une Persane nantie d'un pedigree aussi long qu'un firman de sultan ottoman, j'ai atterri pour je ne sais quelles raisons chez une femme entre trois âges et trois mariages, bilingue et ambidextre écrivant l'arabe de droite à gauche et le français de gauche à droite sans se tromper de direction et sans descendre de la ligne. Deux langues à la fois alors qu'elle n'a qu'une seule bouche, sans oublier l'araméen dont elle ne comprend pas un traître mot mais qu'elle chante sur le bout des doigts à cause des messes de son enfance dans un village libanais planté à quelques encablures de Maaloula où le Christ changea l'eau en vin et les semelles des chaussures en pain. À la fois veuve, divorcée et célibataire, ma nouvelle maîtresse est atteinte de strabisme littéraire : écrivant le français, elle louche vers l'arabe maternel mais non conjugal étant donné que son dernier mari était français ; louche seulement sans le parler, mais avec un accent français en cas d'urgence quand elle tombe sur un de ses anciens compatriotes lors de ses déplacements entre son domicile face au jardin du Ranelagh et ses ânes débiles et son fournisseur de cassettes, le dernier de Paris, pour sa machine à écrire, une Olympia archaïque, vu son incapacité à se mettre comme tout le monde à l'ordinateur. Voir le jour sous les ors de la République pour finir dans du béton aurait été une déchéance s'il n'y avait les odeurs d'épices et d'agneau qui s'échappent des casseroles de la dame en question. Thym, cumin, curcuma, safran et son entêtement à nourrir tous ceux qui écrivent en vers, qu'ils soient rimés ou pas, sa préférence allant aux premiers, capable comme je la connais d'ajouter une syllabe en guise de semelle au vers qui a le malheur de boiter.

Elle cuisine et poétise avec la même ardeur, la même rage, corrige un poème tout en tournant une sauce, cherche une chute tout en touillant des grumeaux. Les cris de pâmoison fusant des bouches pleines de ses amis scribouillards s'adressent-ils à l'agneau cuit à l'étouffée ou au quatrain clamé debout par respect pour Victor Hugo qui écrivait debout ?

La maison est tolérable malgré l'absence de souris, indésirables dans ce

quartier résidentiel réservé aux quatre pattes racés, shampouinés dans des boîtes spécialisées par des jeunes filles aux seins tremblotants sous des tee-shirts tagués, portraitisés Elvis ou Johnny, qu'importe, leurs yeux enfoncés entre les seins ont le même regard égaré.

La maison est plus que tolérable, bonne parce que protégée des intrus, le bâtard qui s'y aventure chassé illico, sa pisse lavée à l'eau de Javel. Il y a une semaine, l'apparition d'un mulot dans le garage repeint à neuf souleva l'indignation des chauffeurs en livrée et l'incompréhension des copropriétaires. Qui est cet animal ? Quel est son nom ? D'où vient-il ? Et qui est le traître qui lui a refilé le code de la porte d'entrée ?

Les conciliabules qui eurent lieu dans le hall aboutirent à de nombreuses supputations.

Quelqu'un l'a vu se faufiler derrière une voiture. Quelqu'un d'autre le soupçonne d'être entré par la bouche d'aération des garages, alors que les soupçons de son voisin se portent sur le réparateur d'ascenseur, un Chinois qui vient de la rue de Choisy, plus communément appelée « le bazar chinetoque ».

Qu'il soit venu de l'Est ou de l'Ouest a peu d'importance. Reste à savoir qui il est au juste. « Un bébé vison », glapit la vieille du troisième gauche. « Un rat musqué », cria plus fort sa voisine de palier. « Un rat, rien qu'un rat », affirma la jeune et truculente Philippine qui fait des ménages le jour et des passes la nuit cent mètres plus loin dans le Bois de Boulogne. « Un rat », précisa de nouveau celle qui les mangeait à toutes les sauces avant de s'exiler à Paris et qui, me croisant par hasard dans le hall de l'immeuble, il y a un an, me prit pour un mouton. « Faut le tondre et vendre sa laine au marché », avait-elle suggéré. Les chats persans, pour la belle Amalia, ne sont que les petits frères du mouton, ses connaissances en félidés n'excédant pas ceux à poil ras de son pays, un repas de roi dans les marmites du dimanche.

Les rumeurs vont bon train depuis ce jour. La communauté asiatique qui perche sur les toits fait courir le bruit que mon long et doux pelage est artificiel, une pelisse boutonnée sur le ventre. Pourtant, ce ne sont pas les chats à poil long qui manquent dans le bâtiment. Il suffit de les recenser pour se rendre compte qu'ils sont aussi nombreux que leurs maîtres. Au septième : Raspoutine aux yeux de braise. Au cinquième : Messaline au ventre mordoré et à la robe pourprée. Troisième, côté jardin : Bénédicte, médisante et voleuse, vole même les affiches électorales et les embouts des tuyaux d'arrosage dont elle fait une collection. Côté façade : Aristotalis, connu sous le nom d'Aristote, aux yeux cerclés de noir, ce qui lui donne un air d'intellectuel insatisfait. Aristote, fou de sa maîtresse, une Lithuanienne, ancienne danseuse du Lido, désirable à plus de soixante-dix berges, et dont le cul neigeux le met dans un état d'exaltation proche de l'hystérie.

Il paraît qu'Aristote écrit, qu'il tient un journal où il note tous les faits et gestes de l'immeuble. Les diaristes sont connus pour ne rien laisser dans l'ombre : sexualité, origines et fortune dévoilées, voire grossies. Bonjour les

cambrioleurs et les inspecteurs du fisc !

Aristote écrit tous les jours que Dieu fait, le matin de préférence, c'est du moins ce que prétend sa maîtresse et dont doute la mienne, occupée à mesurer avec un centimètre de couturière la longueur de ses quatrains et à assaisonner le contenu de ses casseroles aussi débordantes que son imagination avec tout ce qui lui tombe sous la main : une pincée de cumin, deux de curcuma, trois de cardamome et que celui qui n'apprécie pas aille se faire cuire un œuf de crocodile sur une pierre chauffée par le soleil d'Haïti !

Nourrir les poètes est devenu son obsession depuis qu'elle a gagné un fait-tout rutilant aux poignées chromées aux jeux télévisés de France 2. Elle y jette en vrac agneau, légumes, épices. Tout y trouve sa place, excepté ses décorations gagnées à la sueur de ses poèmes, décernées par la France parce qu'elle écrit le français sur le dos de l'arabe et l'arabe sous le français. Bilingue comme bigame, ce qu'elle fut dans sa jeunesse, comme bisexuelle, ce qu'elle ne fut jamais par manque d'imagination et de propositions.

Les présentations faites, je me rends compte que j'ai oublié de vous dire que je ne suis pas l'unique chatte du rez-de-chaussée, vu que je partage les lieux avec une autre quatre-pattes, la dénommée Salomé, sœur d'Othello, offerte à ma maîtresse par un vieux poète, aussi arabe qu'elle, qui déclare être le seul poète vivant digne de ce nom, et qui porte le redoutable nom de Saladin.

La maison serait encore meilleure avec une souris ou deux, mais il ne faut pas trop s'attendre à ce genre de gâteries avec une maîtresse forcenée du ménage, adepte farouche de la propreté.

Par contre, des souris il y en a une par mètre carré chez Saladin qui ne leur fait pas la chasse et les invite à cohabiter avec ses livres qui tapissent ses murs du rez-de-jardin jusqu'au grenier. Saladin, père de seize chats, si bien élevés qu'ils rentrent au bercail au premier appel de leur maître, excepté Soleil, un tigré jaune flamboyant qui a dû lire Victor Schoelcher et son combat pour l'abolition de l'esclavage. Saladin, debout au milieu de son jardin, le visage tourné vers les nuages, appelant jusqu'à extinction de sa voix « Soleil ! Soleil ! », est pris pour un adorateur de l'astre du jour par ses voisins qui considèrent que chaque Arabe cache un païen sous sa peau. Saladin, je mets ma main au feu, finira à l'Académie française alors que ma maîtresse, qui trouve le même plaisir à cuisiner qu'à écrire, finira dans la cuisine d'un restaurant. Il faut qu'elle nourrisse tous ceux qui lui serrent la main. Tout ce qu'elle écrit et cuisine allant dans le ventre et les oreilles de ses convives. Ces derniers repartis chez eux avec les restes répartis dans des tupperwares, elle range son poème et sa vaisselle et prend un bain parfumé à l'essence de thym, connu comme dopant l'inspiration. Une vaisselle pareille à l'hygiène du chat, à grands coups de patte et d'éponge, les assiettes rangées dans les placards du même geste que les crottes enfouies sous le gravier.

Bizarre que Lucifer, le chat de notre concierge, ne dispose pas, comme nous, d'une litière et qu'il soit réduit à faire ses besoins dans la nature au pied du laurier sauce, ses feuilles allant dans toutes les casseroles de l'immeuble,

imprégnant de son arôme des plats qui mijotent à tous les étages, que les papilles les plus chevronnées n'arrivent pas à qualifier, le vocable le désignant manquant au dictionnaire.

Appuyée sur son balai tel le soldat ottoman sur son mousqueton, notre gardienne les laisse effeuiller, fière que des riches se gavent de l'essence de la merde de son chat. Elle s'écroulerait de rire sans son balai qu'elle emporte dans toutes ses déambulations, même quand elle fait ses courses à Franprix, arguant qu'elle s'en sert comme d'un bâton contre les chiens et les mendiants. D'accord pour les mendiants, mais ce qu'elle appelle chien n'a rien des bêtes haletantes, bavantes, crachotantes, décrites dans les livres, les chiens du seizième arrondissement parisien étant des toutous gracieux, vêtus l'hiver de manteaux écossais, les autres saisons de leur poil toiletté dans des salons créés pour eux et qui souvent jouxtent ceux des coiffeurs pour dames. Ils sont parfois si petits qu'on les prendrait volontiers pour des coccinelles s'ils ne s'acharnaient à essorer leur vessie sur les réverbères, ne serait-ce que d'une goutte, question de marquer leur territoire selon les uns, ou pour retrouver leur domicile, rétorquent ceux qui n'ont pas oublié le Petit Poucet perdu dans la forêt.

Raspoutine, en fin observateur, du haut de son septième ciel, se gratte la tête, anxieux, ne sachant quel nom donner à ces quadrupèdes qui ne sont ni chat ni souris, encore moins mulot, et qui font des crottes suffisamment molles pour que les vieux de l'arrondissement parisien le plus noble, puissent glisser allègrement et se casser le col du fémur.

Raspoutine, un mâle dans la force de l'âge, interdit de sortie et de fréquentation de ses semblables et qui salive jusqu'à terre à la vue du ventre blanc de Salomé qui bronze au soleil du jardin, les quatre fers en l'air. Faute de la sauter, il émet de longs miaulements plaintifs qui n'émeuvent pas outre mesure la lascive qui s'étire, voluptueuse, entre deux pieds d'hortensia, une branche de basilic en travers de son joli museau.

La nouvelle de sa grossesse détectée par notre maîtresse, il y a deux jours, eut l'effet d'un coup de massue sur sa tête. Impossible de lui faire cracher le nom de son séducteur. À la question : « Qui t'a fait ça ? », elle bougeait ses oreilles. « Ça ne peut être que Raspoutine », conclut la patronne, devant l'absence de vraie réponse. Raspoutine qui, du haut de son balcon, sept étages à la verticale, a lancé son sperme directement dans le petit cul de celle qui se trémoussait sur le gazon, sa petite rose ouverte à qui le désire, les petits triangles duveteux de ses oreilles tricotant un oui ponctué d'un non, tactique bien rodée des grandes séductrices. Les seins gonflés, le ventre plus arrondi, livraison dans quarante jours. Faudra-t-il répartir les chatons entre les deux géniteurs ? Question qui sera débattue lors de la prochaine réunion des copropriétaires.

Mohamed Abi Samra est né en 1953 à Chebaa, village reculé au sud du Liban où il vécut jusqu'à l'âge de sept ans. Puis sa famille émigre dans la banlieue Sud de Beyrouth. Diplômé en sociologie de l'Université libanaise, il exerce, depuis 1976, le métier de journaliste. Il travaille actuellement pour le grand quotidien libanais *An-Nahar*. Il a publié en 1990, à la fin de la guerre, son premier roman, *Pauline et ses ombres*, aux éditions Dar al-Farabi. Son deuxième roman, *L'Homme que je fus* (Actes Sud, 2007), retrace le parcours d'un personnage décalé qui refuse de vivre au présent et reste englué dans son passé. Dans ce roman se déverse une charge d'une violence inédite dans la littérature arabe contre le personnage de la mère « dénuée de toute féminité ». Toute l'œuvre de Mohamed Abi Samra, et notamment son dernier roman *Les Habitants des images*, publié aux éditions Dar an-Nahar en 2003, est traversée par la violence ravageuse du stigmate.

LA MÈRE ET LA MORT

Traduit de l'arabe
par Franck Mermier

1

La noirceur du plafond, les ombres qui s'allongent tandis que la clarté de la lampe s'amenuise, le serpent qui rampe sur le mur pâle. La haute coupole blanche de la tombe éclaire tout le cimetière dans la longue nuit des morts. Un homme massif, visqueux et sombre tient un long bâton debout au sommet de la montagne. Un chameau précipite un homme dans la vallée. Les chaussures perdues en rêve sont retrouvées sur un mort quelques jours plus tard. Les djinns boivent le café avec des coquilles d'œuf dans une grotte immense qu'un soleil brûlant éclaire sous terre. La plus grande des djinns traîne derrière elle sa longue chevelure noire sur le chemin, après les jardins.

La nuit, les hyènes urinent sur des hommes endormis à la belle étoile qui se réveillent et les suivent, hypnotisés, jusqu'aux grottes. La voiture tombe dans les ténèbres en disparaissant derrière les rochers qui surplombent le village.

La noirceur des poutres du plafond. L'eau chaude dans la bassine à linge. L'odeur de la grand-mère, sa robe d'intérieur brodée qui lui descend jusqu'aux pieds. Le toit de la maison apparaissant à travers les branches des grands mûriers depuis la fenêtre. Les formes rocheuses se découpant sur la montagne nue. L'aveugle redresse la tête, des enfants marchent derrière elle en lui lançant des cailloux. Une autre, impotente, dont la voix caverneuse hante les pierres du chemin devant la porte ouverte de sa maison. Une borgne avec sa voix de chienne que l'on entend au matin des jours fériés. Une femme svelte, sous le noyer devant le moulin, passe sa main entre les cuisses tandis qu'un sourire étrange se dessine sur son visage allongé.

De la noirceur des poutres du plafond au vrombissement des mouches, dans le silence de l'air toujours frais et dense à l'endroit du cimetière des chrétiens, sous les noyers majestueux au milieu du val que domine l'église. Entre les toiles d'araignée grises tendues entre les poutres noires du plafond et qui obstruent l'entrée de la grotte où s'est réfugié le prophète Mohamed, pendant que vrombissent les mouches prises au piège arachnéen, jusqu'à l'Antéchrist

qui tourne le dos à la terre dans la nuit, au moment où les morts ressuscitent et que des yeux leur poussent sur leurs crânes chauves sous le soleil brûlant. Leurs doigts témoignent pour eux si les deux anges assis sur leurs épaules s'en abstiennent.

Des toiles d'araignée grises au chemin des crachats dont le tracé brille sur les rochers comme la voie droite et vertueuse se dessinant sur le dôme céleste au-dessus des feux ardent de l'enfer, tandis que ceux de l'au-delà marchent lentement en équilibre sur le fil étroit. Certains tombent dans le brasier et les autres parviennent à la herse du paradis où les accueillent des agneaux blancs comme neige.

2

Enfant, le fils croyait qu'il était venu d'un lieu lointain et inconnu avant d'habiter avec sa famille. Depuis, l'effroi était devenu son compagnon et personne au monde ne pouvait l'en défaire. Lorsqu'il était seul sur la terrasse de la maison en pleine journée, alors que les gens vaquaient à leurs occupations sans se soucier de lui, il se sentait calme et serein. Le tas de cailloux figurant la pierre tombale près de la maison, les roches de la montagne en face, les choses délaissées et solitaires, lui faisaient oublier le fardeau de son moi, son visage renfrogné et sa tête courbée, comme s'il était devenu un regard scrutateur sans lien avec ce qui l'entourait : le plafond, les branches du grand mûrier, la terrasse de la maison des voisins, le rire cristallin de Souad, sa dent de devant ébréchée, les herbes poussant sur le bord du toit, le magma de sons lointains, le rai de lumière solaire gravissant lentement la montagne nue… Son regard embrassait d'un coup ces rochers familiers dont il connaissait même les métamorphoses continuelles semblables aux mouvements muets et saccadés de son corps qu'il s'imaginait prendre la forme des roches. Il entendait parfois leurs voix étouffées et des sensations étranges l'envahissaient.

Il s'amusait au spectacle d'une chèvre s'éloignant du troupeau et grimpant sur un rocher pour brouter les feuilles d'un petit chêne. Le plaisir pris à cette scène se transformait brusquement en sentiment de pitié, le même qui le prenait à la vue d'un passant solitaire au crépuscule devant la maison ou quand il voyait une fourmi égarée qui le faisait pénétrer dans le monde des insectes et suivre leurs itinéraires sinueux et compliqués.

En l'absence de sa mère, le fils découvrait le passage du temps et la vie séparée des choses. La présence de sa grand-mère le rassurait. Elle se déplaçait lentement, le dos courbé, entre la maison et ses abords auxquels tout son monde se réduisait alors. Le temps passait lentement et en silence. Celui-ci n'était rompu que par l'avertisseur d'une voiture quittant le village ou *y* retournant. Il sonnait étrangement lorsque la voiture entrait dans le village. Il imaginait ses occupants en train de parler et de rire tandis que le signal sonore du départ, s'étirant et disparaissant sur la route, l'attristait. Il sentait que tout

le village s’assoupissait après le départ de la voiture et il l’imaginait disparaissant dans un espace inconnu et sans limites.

Lorsque le fils se demandait, parfois, s’il existait une personne au monde qui partageait ses sentiments, ou du moins une partie d’entre eux, sur ce qui l’entourait, il lui semblait que sa personne et le monde alentour n’étaient que pure illusion ou un fantasme né de sa solitude qu’il vivait comme dans un songe ou dans les limbes d’un enfant décédé au moment du cri primai. Celui-ci résonnait dans sa tête chaque fois qu’un regard, une main, un geste ou une voix le réveillait et interrompait sa retraite paisible et végétative en lui restituant le fardeau du corps, de l’existence et des limites.

Quand sa mère était absente, le fils expérimentait le sens du temps et de la rupture. Il sentait qu’il était anesthésié ou inexistant et que tout ce qui l’entourait vivait sans lui. Ce n’était pas lui qui voyait le monde en rêve mais le monde et toutes ses créatures animées ou inanimées qui le rêvaient. Il prenait alors congé du monde afin de pouvoir supporter l’insupportable : sa mère et la maison.

La présence de sa mère érigeait un mur entre lui et le monde. Elle était enveloppée d’interdit, de péché, de religion, de mort et de nuit qui, à l’instar de sa mère, constituaient le principe même de la vie, de l’existence et du monde.

En rejoignant sa mère et sa famille, après avoir quitté le lieu lointain et inconnu, son sommeil s’était obscurci et le jour s’était transformé en une faible réfraction de la nuit qui avait cessé de recouvrir la terre. Celle-ci s’y engloutissait, en rapetissant avec toutes ses créatures et en remontant le temps vers les ténèbres éternelles vers lesquelles il attendait de retourner, là où Dieu, les morts, les prophètes, les anges, les diables, les serpents, les djinns, l’au-delà, le paradis, l’enfer, les créatures des profondeurs de la terre et des eaux… s’éveillaient pleinement au crépuscule et flottaient dans le vide infini. Le soir, les murs et le plafond de la maison se rapprochaient, des yeux innombrables poussaient sur les arbres et les pierres qui se mettaient à se parler et qui remplissaient l’espace désert de leur souffle. Les fissures, les recoins, les trous, les fourmilières, le poêle à bois, tout se transformait en galeries infinies remplies d’un air noir et lourd dans lequel divaguaient des créatures errantes. La cruche à eau, la boîte d’allumettes, les récipients, les étagères, les piles de linge et les plis des draps étaient animés d’une vie obscure et séparée. Les voix, le silence, les formes, les images, les mots, les volumes et les noms vivaient détachés et incorporaient des êtres étranges.

Dans l’esprit du fils, la nuit était devenue, avec sa mère, l’origine du monde et de l’existence ; la mort survenait dans un temps antérieur à la vie comme si les êtres humains mourraient avant leur venue au monde. Quant aux défunts du village, il pensait qu’ils appartenaient à une autre sorte de personnes. Leur disparition s’était ancrée dans sa conscience d’enfant et des fantômes nocturnes venaient l’effrayer comme si leur mort les faisait sortir de l’oubli pour qu’ils deviennent des compagnons secrets.

En présence de sa mère, Souad, la fille des voisins qui avait deux ans de plus que le fils, l'avait habillé le matin de Noël, et l'avait pris par la main jusqu'à la maison de ses parents qui étaient partis à l'église. Le fils ressentit une légère moiteur au creux de sa main tandis qu'ils montaient les marches menant au salon de la maison des voisins. Dans la pièce, tout était blanc, enveloppé d'ombres vaporeuses, l'air était frais et traversé d'odeurs légères.

Il se tenait immobile au milieu du salon tandis que Souad fermait la porte. La pièce fut alors plongée dans la pénombre comme retranchée du monde extérieur et, sur les draps blancs recouvrant les sièges et le lit métallique dans le coin, les ombres devinrent encore plus diaphanes. Souad prit le petit ours en peluche que sa sœur Pauline lui avait envoyé des États-Unis et elle caressa le visage du fils de son doux duvet. Sa longue chevelure lui recouvrait la face pendant qu'elle lui prenait la main pour l'approcher d'un fauteuil. Elle s'y assit et elle lui demanda de lever la tête pour la regarder dans les yeux. Puis, elle se leva soudainement et alla prendre un ruban d'étoffe rouge qui était sur la table. Alors qu'elle se tenait devant lui, le regardant dans les yeux, et qu'elle ramassait ses cheveux en chignon, sa jupe fine remonta et découvrit le haut de ses genoux. Elle lui tourna le dos après lui avoir donné le ruban et lui dit de lui attacher les cheveux. Il regardait ses pieds nus tandis qu'il serrait le tissu et cette vue instilla une fraîcheur délicieuse dans ses doigts. Elle lui demanda s'il avait peur. Il resta silencieux, regardant à la dérobée les plis de ses genoux. Sa voix douce et enjouée lui faisait sentir que son corps était propre et léger, et il désirait qu'elle ne cesse de parler afin qu'il puisse continuer à éprouver ce sentiment de sécurité comme si l'entendre le débarrassait de son fardeau. Son corps devenait aussi aérien que sa voix qui s'infiltrait dans son âme et dans toute chose alentour. Elle était semblable au doux duvet de ses cuisses qu'il avait effleuré après qu'elle se fut étendue dans le fauteuil sur le bord duquel elle l'avait fait asseoir, sa jupe remontée jusqu'aux hanches.

Il lui semblait que ce n'étaient pas ses doigts mais ses yeux qui avaient touché le duvet de ses cuisses. Elle les caressait lentement tandis qu'elle le regardait dans les yeux en souriant. Cet affleurement émettait un léger son visuel de couleur miel comme sa culotte, la même qu'il avait vue suspendue à la branche du figuier sous lequel il jouait avec Youssef, le petit frère de Souad. Il avait détourné les yeux vers le sol lorsqu'il s'aperçut que Youssef avait croisé son regard.

Dans la pièce, la nudité de ses cuisses s'insinuait dans les draps blancs sur le fauteuil comme si l'étoffe s'était dépouillée d'une partie de sa matière et que sa blancheur brillait, perdait de son éclat et ondoyait alors que Souad s'emparait du petit ours en peluche et le faisait passer entre ses cuisses. Elle souriait et le regardait dans les yeux. Sa dent de devant ébréchée était saillante et plus grande que les autres, ce qui retroussait légèrement la lèvre supérieure

de Souad et enrouait sa voix rieuse. Elle lui donna l'ours et lui dit de s'en frotter le visage et de le passer sur ses lèvres s'il n'avait pas peur. Lorsqu'il voulut le saisir, il tomba par terre. Elle rit et lui dit de laisser l'ours et d'embrasser sa culotte. Lentement, il enfonça son visage en haut de ses cuisses et ne vit plus rien que la couleur jaune de la culotte avant qu'il ne fermât les yeux lorsqu'il se mit à la toucher des lèvres et que l'obscurité le submergeât.

Lorsqu'ils sortirent du salon, une lumière fluide, limpide et fraîche les assaillit comme si un temps très long s'était écoulé depuis leur entrée dans le salon. Chacun d'eux éprouvait le sentiment que le village était désert à l'exception d'eux seuls, et pas seulement le village, mais la terre tout entière. Tandis qu'ils descendaient l'escalier pour aller sur la terrasse, le fils fut saisi d'une émotion obscure et étrange. Il s'imagina que c'était celle qu'avait éprouvée la colombe que le prophète Noé avait lancée de son arche en direction de la terre ferme après le Déluge.

Yasmina Traboulsi est née en 1975 à Paris. D'un père libanais et d'une mère brésilienne, elle a passé son enfance à Paris jusqu'à l'âge de quatorze ans. Diplômée en droit international et communautaire, elle vit aujourd'hui à Londres. Son premier roman, *Les Enfants de la Place*, a reçu le Prix du premier roman en 2003. Elle a aussi publié *Amers* en 2007, tous deux aux Éd. Le Mercure de France.

L’ÎLE AUX SONGES

Elle avait fui la grande maison, son dédale de murs blancs, l’enfilade de portraits d’aïeux, armada de généraux bardés de médailles et d’honneurs. Ses ancêtres étaient tombés à Ceylan et Surat ou avaient succombé à d’étranges fièvres lors d’une chasse au tigre, ils n’étaient qu’héros de pacotille mais pionniers des colonies, cela méritait un titre. Albion reconnaissante les avait récompensés d’une baronnie pour couvrir le ridicule d’une balle perdue ou la gourmandise d’un moustique assassin.

Le « Manoir » – ainsi avaient-ils eu la prétention d’appeler l’immense bâtisse – regorgeait de souvenirs et de trophées, vestiges d’une époque glorieuse dont ils refusaient d’admettre le déclin. Il y régnait une chaleur accablante et, surtout, un silence de mauvais augure. Perruches et toucans s’étaient tus, ils avaient préféré migrer vers d’autres latitudes comme s’ils pressentaient quelque inévitable malheur. C’était un mercredi, elle avait renvoyé son professeur de chant, une demi-mondaine qui la distrayait d’anecdotes sur les notables du coin, les Européens bien sûr, les autochtones ne méritaient pas la moindre considération, aussi riches et établis soient-ils. Mlle Fanny se repaissait des scandales de l’île qu’elle digérait ensuite auprès de son élève : « Considérez ces médisances comme un outil pédagogique, ma chère enfant, elles empêcheront l’irrémédiable chute dans le vice et la luxure », répétait-elle à l’envi. Elle se dispenserait aujourd’hui des prophéties de Mlle Fanny, ce manoir sans âme l’étouffait, elle s’échapperait loin des résidences et des jardins à la géométrie plus que parfaite, vulgaires pastiches des demeures de Mayfair et Park Lane. « Il ne manque plus que Big Ben », s’était-elle moquée en arrivant.

Elle se réfugia à Thian Hock Keng, le temple du « Bonheur prospère ». Les travaux étaient enfin achevés, deux lions de pierre à la force herculéenne montaient la garde. Une foule de dévots s’était rassemblée dans la cour, ils se pressaient autour d’un moine, jouaient des coudes dans l’espoir d’approcher au plus près d’un objet, source de toutes les convoitises. Un journaliste du *Straits* interrogeait un badaud très volubile, l’événement était de taille, l’empereur Guang Xu avait mandé de Chine un tableau spécialement conçu pour le lieu, il ne les abandonnait pas, de son palais, il veillait sur son peuple

en exil. On s'exclamait sur le luxe des détails par petits cris ; une main devant la bouche, on tentait de dissimuler de purulentes gencives dévorées par le scorbut. Les curieux attirés par le tintinmare inhabituel venaient grossir la foule, en chœur, ils admiraient le rouleau, la qualité de l'encre, glosaient sur le style du calligraphe. Ne rappelait-il pas tel maître d'une école disparue ? On pariait quant au nombre d'artistes ayant collaboré en vue d'un projet aussi grandiose, l'Empereur n'avait pas lésiné. « Voilà qui explique les impôts toujours plus nombreux, l'Empereur vide les caisses à des fins inutiles ! », rouspétaient certains, une querelle éclata. Un moine se posa en arbitre, désormais Thian Hock Keng abritait un trésor, les autorités de l'île enverraient un inspecteur dans la semaine, elles songeraient à promouvoir le temple en monument national, il était donc du devoir de chacun de veiller sur le cadeau de l'Empereur. Le problème résolu, elle s'éloigna de la cohue, elle ne perçait pas encore les mystères de la calligraphie, la néophyte préférait admirer les portes ouvragées où se cachaient renardes et serpents de légende, démons et génies, bienveillants ou maléfiques, peu importe, elle réclamait leur protection. Le camelot à l'entrée lui avait vendu son stock d'encens, cônes géants à suspendre au plafond entre les colonnes de laque noire, bâtonnets à brûler au pied de la déesse. Fertilité, bonheur, prospérité, des vœux rouge et or, des tablettes à graver pour conjurer le sort, des fruits bien mûrs dont se gaveraient fantômes et spectres, il lui fallait adoucir les dragons à crinière de feu, charmer les paons à plumage magique. Elle parcourait le temple et ses pagodes de long en large, misant sur chaque statue, trois par-ci et dix par-là, à force, la bureaucratie céleste finirait par l'exaucer. Elle imitait les fidèles, de misérables pêcheurs pour la plupart, pleins de gratitude pour Mazu la déesse de la mer, leur bienfaitrice. Elle leur avait accordé un voyage sans encombre, peut-être leur offrirait-elle la fortune, à l'image des prospères donateurs dont la générosité avait permis l'édification du temple. Les immigrés rêvaient de mets délicats, de soieries, de femmes et d'opium, eux aussi voulaient parader sur les quais les mains parées d'émeraudes et de rubis.

Pêcheurs, négociants et moines, tous affichaient à l'égard de Mademoiselle une indifférence polie, s'étonnant qu'une jeune femme au teint si pâle s'affiche ainsi sans escorte ni chaperon, sans même un de ces missionnaires anglais qu'ils croisaient au port, la Bible sous le bras et une flasque de rhum dans la poche. Les hommes d'Église pullulaient sur l'île, protestants et catholiques s'arrachaient les impies, ils publiaient de faux rapports qu'ils envoyaient au pape et aux archevêques. On dénombrait un nombre ahurissant de miracles, de guérisons, les prélats commerçaient à leur façon, le paradis pour une conversion, le Christ contre Bouddha, un sac de riz les dimanches après l'office, en conclusion, sur l'île les affaires florissaient. De jour comme de nuit, la mer déchargeait son lot de forçats et d'immigrés, les pauvres bougres fuyaient la famine des campagnes de Chine, ils s'exilaient par milliers, s'entassaient dans les cales des bateaux, de l'ancêtre au nourrisson, ils se déracinaient. Usuriers, planteurs et curés les cueillaient au débarcadère

la besace remplie de promesses, les nouveaux venus avalaient leurs chimères, ils empruntaient à taux record de quoi régler les taxes et nourrir la famille. Les dettes s'accumulaient, ils se vendaient aux planteurs pour une bouchée de pain, on les expédiait aussitôt dans les campagnes où ils s'échinaient à défricher une jungle hostile. La besogne terminée, ils s'attaquaient aux marécages, survenait alors l'hécatombe : béribéri, malaria, table rase des hommes, des feuillages exubérants, « coupe, coupe » les bourgeons, les nids, les plantes carnivores, on abattait en cadence, un rythme de galériens, « coupe, plante et crève ».

Mais pour l'heure, ils ignoraient les caprices du sort, ils profitaient du temple, riant à gorge déployée : un dieu taquin avait ensorcelé la demoiselle à la chevelure flamboyante, il n'avait jamais vu cheveux si roux, la couleur tendait vers le rouge, excellent augure, la demoiselle leur porterait bonheur : « Regardez-la donc ! », ils la montraient du doigt, observaient mi-admiratifs mi-moqueurs son manège ! Elle s'était jointe à une rangée de fidèles, elle psalmodiait, adoptait leurs gestes, elle y mettait tant de volonté que certains corrigeaient ses maladresses, même le vieux gardien s'était pris au jeu. Il l'avait d'abord éconduite : « Regagnez vos quartiers, laissons-nous en paix », la menaçant d'une canne de bambou puis, face à sa mine déconfite, il l'avait prise en pitié. L'étrangère avait le désespoir coriace pour venir jusqu'ici quémander la protection de Mazu.

Il avait vu juste. Elle luttait contre les langueurs de l'île et cette torpeur qui prenait le corps. L'oncle avait mandé le docteur, il craignait une addiction au laudanum, il avait cru en reconnaître les symptômes. Le sommeil la prenait par surprise, la plongeait dans d'étranges univers, elle se réveillait au milieu de la nuit, les joues brûlantes de songes interdits. L'île l'avait envoûtée. Alors, pour conjurer le sort, elle s'échappait du « Manoir » endormi, la lune guidait ses pas et la menait immanquablement derrière la voie ferrée, près du cimetière, là où s'achève le chemin de terre. La forêt abritait les amours impossibles, dissimulée entre les branchages, elle attendait que surgissent les amants. Les ombres se découpaient sous une pluie d'étoiles, à chaque couple sa destinée, tragique de préférence, cela excitait ses penchants romantiques. Un Chinois séduisait une Malaise épouse d'un dignitaire, un gentleman s'éprenait d'une Indienne, le destin séparait les amants et déchirait les cœurs, les jeunes filles éplorées se noyaient de chagrin, Mademoiselle inventait des romans à deux sous qu'elle réécrivait à l'infini. Au matin, elle se repentait, s'enfermait dans la chambre, la clé finissait perdue dans les herbes hautes. Elle s'astreignait à de rudes travaux, les domestiques n'en revenaient pas, Mademoiselle lavait l'escalier à grandes eaux et à genoux, elle époussetait les portraits d'aïeuls, les généraux s'ennuyaient ferme sur les murs du « Manoir », elle s'offrait en guise de distraction, un brin de conversation mon général, elle narrait ses aventures nocturnes, en grossissait les traits, amplifiait souvent les désastres, hier un duel sur Orchard Road, le témoin avait pris une

balle dans la jambe, l’hémorragie avait été évitée de peu, on avait trouvé l’octogénaire Lord Jim dans une alcôve au bordel « Fleur de Lotus », d’aucuns prétendaient que ses sens l’avaient perdu, les salons du Raffles accueillaient ce soir un pianiste de renom, les places se vendaient à prix d’or au marché noir. Bientôt, on parlerait de Mademoiselle, son nom en tête d’affiche, les ancêtres y veilleraient. D’abord le labeur, convaincre son oncle d’accorder sa bénédiction, se débarrasser du superflu, adieu corsets, dentelles et ombrelles, elle avait troqué les falbalas contre le pantalon, le chapeau et le tabac après souper. « J’y arriverai, se jura-t-elle, j’y arriverai ».

Le siècle nouveau permettait toutes les audaces ! Elle comptait s’établir, bâtir, vivre de commerce. Elle avait dessiné les plans d’entrepôts flambant neufs face aux Messageries Maritimes. Un Arménien la financerait, ils s’étaient rencontrés sur le bateau en provenance d’Angleterre, ils avaient échafaudé une stratégie durant la traversée, s’étaient associés. Un Arménien et une femme, un duo peu commun, mais M. Sarkies croyait en leur étoile. Il fournirait l’argent, son savoir-faire, elle avait de l’entregent, elle fréquentait le gouverneur et son épouse, il lui accorderait les sauf-conduits nécessaires à leur ambitieuse entreprise. Ils osaient les idées les plus folles, un journal, une banque, un hôtel ou alors une plantation, des gambiers à perte de vue, de la noix de muscade, du pavot ou pourquoi pas la culture d’hévéas ? Les frères Michelin ouvraient un bureau sur l’île, ils achetaient des hectares de terre au Tonquin, agronomes et ingénieurs inspectaient les forêts, ils recensaient les plantes lactifères, sillonnaient les rivières, observaient les populations, ils étudiaient la main-d’œuvre future, courberaient-ils l’échine sous les ordres du contremaître ou résisteraient-ils comme ces Noirs du Sénégal ? La rumeur courait, les Michelin investissaient des millions en Asie, les caoutchoucs *Ceara* et *Para* explosaient sur les marchés de Londres et Paris. Le caoutchouc faisait fureur, on inventait de nouvelles machines, en Amérique, M. Ford construisait des voitures à pétrole, bientôt il les produirait en série, il lui faudrait des pneus, des quantités de pneus industrielles, qu’à cela ne tienne, Mademoiselle remplirait les carnets de commandes de ces messieurs !

On s’était offusqué, on jugeait ses ambitions déplacées, « Mademoiselle a des lubies », chuchotait-on. Des cuisines aux salons, sa réputation la précédait, on l’évitait, craignant la contagion, le mauvais génie pouvait s’échapper de Mademoiselle et s’emparer d’une autre, « prenez garde », avertissaient les ladies ! Elles s’inquiétaient de l’influence néfaste de Mademoiselle sur les jeunes âmes. Les petits l’adoraient, les jupes de Mademoiselle abritaient des trésors, caramel, guimauve, sucres violettes. Les bambins volaient un bonbon, la suppliaient d’un conte : « Allez, viens Mademoiselle, raconte-nous une de tes histoires avant que n’arrive le marchand de sable ! ». Elle se pliait de bonne grâce au grand dam des mamans. Un après-midi brumeux, elle confectionna à l’aide de chiffons, fleurs et boutons un théâtre de poche à la mode de l’île, la troupe naquit de son

imagination et d’observations qu’elle notait dans un carnet après la promenade quotidienne. Les marionnettes et masques aux tissus chamarrés rencontrèrent un franc succès, les enfants en réclamaient aux anniversaires, ils s’endormaient une poupée dragon dans les bras. Les parents s’étaient plaints auprès de l’oncle, des poupées chinoises, indiennes et malaises pour leurs enfants, allons donc ! L’oncle l’avait sermonnée la pipe au bec, perdu dans la lecture du *Singapore Daily Times,* il l’avait grondée plus par devoir que par conviction, les fantaisies de sa nièce ne prêtaient guère à conséquence mais il craignait les foudres de la famille à Londres, après tout, Mademoiselle vivait sous son toit, il en était responsable. « Mets-toi au crochet ou trouve-toi un mari, ça t’occupera », avait conseillé l’oncle. « Dis, Emma, comment diable se débrouillent les ladies de l’île ? Si tu t’obstines à te faire remarquer, je te renvoie chez ta mère. » Des menaces proférées avec le sourire, l’oncle entendait mener une vie paisible entre sa serre et les parties de whist au club, personne ne devait perturber sa routine. Mademoiselle n’avait qu’à se montrer plus discrète.

Après le temple, elle s’orienta vers le port, l’agitation des quais la distrayait, un bateau appareillait pour Saigon, il y aurait du monde, des scènes à croquer dans son carnet à aquarelles. Au moins, ici, elle avait la certitude de ne croiser aucune de ses connaissances parmi les coolies et les immigrés de fraîche date. Mademoiselle avait rendez-vous avec son associé M. Sarkies, ils avaient convenu d’une visite de courtoisie au bureau des frères Michelin, ils envisageaient une collaboration. Sa montre gousset indiquait la demie, elle avait de l’avance, elle reviendrait plus tard. Elle emprunta une ruelle adjacente, elle ne s’était jamais aventurée hors de la rue principale. Des hommes torse nu chargeaient une charrette, goyaves, jaques et mangues s’amoncelaient, elles iraient grossir les cales des bateaux en partance, combien au marché de Londres pour un kilo de papayes ? Une fortune, inabordable pour le commun des mortels, broutilles pour la *gentry* qui raffolait de saveurs exotiques. Soudain, elle s’arrêta, intriguée. Des notes s’échappaient d’une baraque, des notes au hasard sur un piano désaccordé, l’humidité de l’île mettait à mal les cordes de l’instrument. Elle tendit l’oreille. Des volets de bois grossier protégeaient l’intérieur du regard des curieux, elle contourna la baraque, palpa les lattes, cherchant dans le bois une faille, un clou rouillé qu’elle pourrait retirer. On jouait à nouveau, avec assurance cette fois. La musique l’intriguait tant qu’elle manqua trébucher sur une racine. Un arbre poussait quelque part, elle suivit l’enchevêtrement de racines, un tronc malingre s’appuyait contre la baraque dans ce qui semblait être une arrière-cour, elle jaugea les branches, elles se briseraient sous le poids de Mademoiselle. L’heure tournait, tant pis, la baraque au piano garderait tout son mystère. La musique s’était tue, elle perçut des éclats de voix, un écho distinct, on avait entrebâillé une fenêtre, elle profita d’un interstice entre la vitre et le volet. Une femme nue, un collier de perles noires entre les seins,

ramassait des vêtements au sol, elle pleurait, s’habillait à la hâte, un homme à la peau cuivrée suivait son va-et-vient, il tentait en vain de l’apaiser. Mademoiselle ne distinguait pas les traits de son visage, une Européenne, sans aucun doute, mais qui donc ? Ils étaient à peine une centaine sur l’île, Mademoiselle la connaissait sûrement. L’homme au sarong s’assit sur un tabouret face au piano, il caressait les touches, chantonnait. La femme achevait de se coiffer, elle tressait des cheveux d’un blond mordoré en une natte épaisse qu’elle roula en chignon, elle y piqua un bijou de jade. Elle s’approcha de l’homme, s’assit sur ses genoux, il l’enlaça, s’empara de sa paume qu’il posa sur ses doigts puis sur l’ivoire du piano. Mademoiselle fronça les sourcils, la mélodie, cet air familier, le bijou de jade, un paon aux yeux de rubis…, cette broche, elle en avait admiré la finesse, elle fouilla sa mémoire, le cocktail à l’hôtel de l’Europe chez le bon monsieur Albert ? Le service du dimanche ?

Au Raffles, lors d’un thé sous la verrière, oui, ça lui revenait maintenant, le directeur de l’hôtel avait vendu le piano aux enchères, il sonnait trop faux, les clients se plaignaient. L’épouse du gouverneur l’avait acquis, elle le destinait à un orphelinat, elle enseignerait Mozart aux indigènes, les ladies avaient vanté son cœur tendre…, le piano du Raffles dans une baraque du port, l’épouse du gouverneur et un Indien…, sapristi, Mademoiselle détenait là un secret d’état ! Elle ne reculerait devant rien, elle n’aurait aucun scrupule à monnayer son silence… Elle s’échappa de la baraque, M. Sarkies l’attendait, elle avait d’excellentes nouvelles, l’épouse du gouverneur soutiendrait leurs projets, elle avait même laissé entendre une licence exclusive pour le caoutchouc, elle se méfiait des Français en général et des frères Michelin en particulier. L’épouse du gouverneur avait pris Mademoiselle en affection, elle admirait son caractère épris de liberté. L’oncle avait raison, ne l’avait-il mise en garde en l’accueillant, « Bienvenue sur l’île aux Songes, Emma, tu verras, elle réserve bien des surprises… »

[redacted]que.

AN &